

n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. Il a raison. Toutes ces sottises qu'on appelle histoire ne peuvent valoir quelque chose qu'avec les ornements du goût.

P.-L. Courier louait donc Plutarque d'avoir su mentir avec art, et c'est précisément cela qui excite la fureur littéraire de M. de Pierre-feu. — AURIANT.

§

Défense de Baudelaire contre les linguistes.

Paris, le 2 octobre 1925.

Monsieur,

M. Kr. Nyrop, cité par M. G. Esnault qui l'approuve (*Mercur* 1-X-1925, p. 237-238), parle de Baudelaire « brisant en faveur d'une rime en *oir* la gradation de s'asseoir, manger et dormir, et écrivant faiblement : C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre, Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir. »

Faiblement ?

Il serait déplaisant que le *Mercur* parût faire sien ce propos des deux linguistes, et puisque aussi bien ceux-ci chapitrent le poète, une simple particulière osera, avec votre agrément, leur rendre la pareille.

« Où l'on pourra s'asseoir, et manger, et dormir », qu'admettraient ces messieurs, serait un vers propre peut-être à définir un palace, et encore le directeur de l'établissement n'en voudrait-il pas pour son prospectus, car « s'asseoir » est par trop inutile, et tout le monde sait bien qu'on mange rarement debout.

Mais au contraire, l'« Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir » de Baudelaire, avec le « s'asseoir » en relief à la rime, définit à souhait cette « auberge fameuse » du sonnet la *Mort des Pauvres*. Cette auberge, en effet, n'est rien de moins que la Mort : l'essentiel n'est pas qu'on y mange et y dorme, — cela ne la différencierait pas assez de l'autre auberge qu'a été la vie, — mais expressément qu'on puisse s'y *asseoir*, c'est-à-dire qu'on puisse, par contraste avec l'absurdité des agitations précédentes, y être enfin tranquille.

Outre cette pensée réconfortante, veuillez trouver ici, etc.

FRANÇOISE DUQUESNOY.

§

Le Vaudeville. — D'ici à quelques jours auront disparu les derniers vestiges de l'ex-théâtre du Vaudeville, promis au cinéma vainqueur et à l'Amérique. La rotonde de style Napoléon III, qui s'était élevée elle-même sur les ruines du petit hôtel de Montmorency, va faire place à son tour à une bâtisse plus moderne, qui commencera la transformation de ce coin du boulevard.

Le Vaudeville de la Chaussée-d'Antin était le troisième du nom. Le premier s'était ouvert, le 12 janvier 1792, à la place d'un Wauxhall d'hiver, le Panthéon, établissement de danse et de divertissements, construit par Lenoir, en 1785, et qui n'avait guère réussi : l'Opéra y avait donné ses bals sans grand succès l'année suivante, et le Concert spirituel était venu y agoniser, chassé des Tuileries, en 1790. Le Vaudeville y fut plus heureux. Ce Panthéon éphémère occupait un triangle de terrain pris sur les anciens Quinze-Vingts, entre la rue Saint-Thomas du Louvre et la rue de Chartres, nouvellement tracée pour joindre la place du Palais-Royal à celle du Carrousel, alors bien petite et donnant accès aux Tuileries. Ces deux rues se rejoignaient à peu près à la place de la station métropolitaine du Palais-Royal.

Incendié le 17 juillet 1838, — la même année que l'Opéra-Comique, — le Vaudeville de la rue de Chartres se réfugia au bazar Bonne-Nouvelle (devenu les magasins de la Ménagère), en attendant que, la salle Favart reconstruite, l'Opéra-Comique lui cédât celle des Nouveautés, place de la Bourse.

A la fin de l'Empire, le percement, vers le nouvel Opéra d'une part et vers la rue Réaumur de l'autre, d'une large voie qui fut dénommée rue du Dix-Décembre d'abord, puis, en 1870, rue du Quatre-Septembre, fit déménager une dernière fois le Vaudeville, ne laissant, place de la Bourse, qu'un café qui rappelle toujours son nom.

Il rouvrit le 22 avril 1869, face à la maison que Rossini avait quittée treize mois plus tôt pour le Père-Lachaise. Fermé il y a quelques mois, les journaux ex-boulevardiers ont déploré la disparition du Vaudeville, et trop tard, comme toujours. Mais à qui la faute ? — J.-G. P.

§

La vraie richesse des nations. — A propos d'un compte rendu de M. Henri Mazel, paru dans notre numéro du 15 mai dernier, sur un livre de M. John-S. Hecht, intitulé *la Vraie Richesse des Nations, esquisse d'une nouvelle civilisation et de ses bases économiques* (Giard, éd.), nous avons reçu la lettre suivante :

September 1, 1925.

Dear Sir,

Your critic, M. Henri Mazel, rightly emphasises the importance of a correct definition of wealth. When he suggests, however, that my definition — commodities in *excess* of the necessities of life — is absurd, and that the word has a clear and definite meaning in economic science, he overlooks two facts.

First, that my definition accords with the universal philosophic conception through every age until the end of the 18th century, as shown by the well-known lines of Oliver Goldsmith cited at the head of Chapter II. Consequently, I have not *changed*, but merely *re-stated* the original meaning of wealth, which